

Sèye « Littératures et cultures urbaines francophones »

Silvia Boraso

Università Ca' Foscari Venezia, Italia; Université Paris-Est Créteil, France

Compte rendu de Sèye, S. (éd.) (2021). « Littératures et cultures urbaines francophones ». Num. monogr., *Interculturel Francophonies*, 40, 216 pp.

Les villes, en tant qu'entités physiques et socialement construites, demeurent des creusets de créativité, de pouvoir et d'expression culturelle. Au-delà de leur réalité matérielle, les cités émergent comme des espaces façonnant des imaginaires collectifs, des centres névralgiques où l'art prend vie et trouve son public. Si l'antinomie traditionnelle entre la ville et la campagne a souvent conféré à la première un statut privilégié de symbole de progrès, l'adjectif *urbain* n'a cependant pas hérité de la même acception positive. Il est souvent associé à des contextes marginaux, aux périphéries sociales, et revêt des connotations négatives, marquées par des préjugés de classe et de race, particulièrement en France et aux États-Unis. Il convient de noter que cette perspective est loin d'être universelle, puisque dans des contextes africains, par exemple, le terme *urbain* se réfère simplement à l'espace physique où la culture prend naissance et s'inspire.

En réponse à ces complexités, le nr. 40 d'*Interculturel Francophonies* intitulé « Littératures et cultures urbaines francophones » se situe au cœur du discours critique sur les cultures urbaines, explorant les phénomènes artistiques émanant des contextes citadins. Il met l'accent non seulement sur l'importance de l'endroit physique où



Edizioni
Ca' Foscari

Submitted 2023-10-26

Published 2023-12-18

Open access

© 2023 Boraso | © 4.0



Citation Boraso, S. (2023). Review of "Littératures et cultures urbaines francophones", by Sèye, S. *Il Tolomeo*, 25, 307-312.

ces manifestations culturelles voient le jour – la ville, en particulier les banlieues et les quartiers populaires –, mais aussi sur la diversité et l'hétérogénéité des réalités socio-culturelles qui peuplent ces espaces. Comme le souligne Serigne Sèye qui dirige le numéro, cet ouvrage ne se contente pas d'une approche littéraire, mais adopte une perspective culturelle englobante, les articles rassemblés interrogeant différentes formes d'expression artistique urbaine, de la musique à la mode, en passant par la littérature. Ces études sont unies par un fil rouge clair: la francophonie, comprise dans le sens senghorien du terme, en tant qu'expression d'un lien linguistique, un français que les différentes réalités géographiques et socio-culturelles examinées ont en partage (12).

Dans le premier article du volume (« Abd Al Malik : quand le rap actualise la littérature », 21-42), Francesca Aiuti offre une analyse profonde de la production musicale du rappeur Abd Al Malik, mettant en lumière le caractère intrinsèquement intertextuel et intermédiaire de ses chansons. En s'appropriant les œuvres d'intellectuels tels qu'Albert Camus, Aimé Césaire, et Edouard Glissant, Abd Al Malik puise son inspiration dans la pensée postcoloniale du XX^e siècle, qui se manifeste dans sa musique sur deux plans distincts. D'une part, ces théories s'incarnent directement dans les paroles de ses chansons, qui sont constituées de collages, de citations, et de réécritures de textes littéraires majeurs. D'autre part, l'article souligne la manière dont la « lecture déclenche l'action », adoptant une perspective « actualisante », comme le conceptualise Yves Citton (26). Aiuti met en avant le rôle essentiel du rap en tant que vecteur d'actualisation de la littérature, tant sur le plan esthétique que politique. Chez Abd Al Malik, cette actualisation est facilitée par un processus de remédiation qui opère lors du passage des contenus entre la littérature et le rap, établissant ainsi une relation principalement définie comme une relation intermédiaire.

L'article de Serigne Sèye, « *Maïmouna* d'Abdoulaye Sadjì et 'Dieybana' de Pat Ghetto : quand le roman nourrit le rap ou un exemple de médiatisation d'un récit romanesque dans la musique urbaine » (43-72), s'inscrit dans le même sillage. Bien que les adaptations littéraires soient souvent associées au monde cinématographique ou télévisuel, l'auteur choisit d'examiner le cas singulier du groupe de rap sénégalais Pat Ghetto, qui, dans sa chanson *Dieynaba*, puise son inspiration dans le roman *Maïmouna* d'Abdoulaye Sadjì. Si la musique sénégalaise a une longue tradition de transposition de récits littéraires, en particulier les hagiographies des saints musulmans, la démarche de Pat Ghetto se distingue par son ancrage dans la fiction romanesque. Sèye entreprend ensuite une analyse narratologique et stylistique des deux œuvres, mettant en lumière les similitudes avouées entre le roman et la chanson de Pat Ghetto. Une observation intrigante ressort de cette analyse: bien que le rap soit intrinsèquement

lié aux cultures urbaines, dans le contexte de la chanson et du roman en question la ville émerge comme un facteur corrompant l'esprit de la jeunesse et entraînant la ruine de l'héroïne. Cette inversion de la perception traditionnelle du rôle de la ville offre une perspective critique sur les réalités sociales et culturelles qui se manifestent dans ces formes artistiques, démontrant ainsi la richesse et la complexité des thèmes abordés par le rap sénégalais contemporain.

Les deux articles qui suivent - « Le slam à Dakar, un art urbain qui exprime les conditions sociales. L'exemple de quelques textes de poètes-slameurs dakarois » d'Aliou Seck (73-91) et « Banlieusards et fiers de l'être : culture urbaine et francité » de David Yesaya (93-113) - sont consacrés à l'art urbain du slam. Focalisée sur le contexte dakarois, la première contribution essaie d'explorer, à partir d'un corpus de textes produits par des poètes-slameurs sénégalais, la manière dont la poésie urbaine exprime les conditions sociales des habitants de Dakar. Cette analyse thématique et stylistique met en évidence l'aspect synthétique de la poésie urbaine, considérée comme une forme d'expression culturelle à la croisée des arts. Les slameurs sénégalais, dans la plupart de leurs œuvres, tentent de fusionner une représentation moderne de la poésie avec la musique, trouvant dans la ville un cadre d'expression privilégié. L'article explore également la dimension militante de cet art de la rue, montrant que le slam est profondément enraciné dans les réalités sociales.

Le texte de David Yesaya approfondit cette exploration en se penchant sur la façon dont certains artistes français de rap et de slam articulent la représentation de la culture urbaine en proclamant avec vigueur leur appartenance à la banlieue. Au-delà de la simple affirmation d'une « identité banlieusarde » et d'une adhésion à la culture urbaine contemporaine en France, ces artistes remettent en question les valeurs et les principes fondamentaux de la citoyenneté française, redéfinissant ainsi les contours de la francité. La critique de ces artistes ne vise pas tant la France en tant que terre, territoire, ou culture, mais plutôt la politique qui engendre une justice à deux vitesses et une égalité à géométrie variable, en mettant en lumière les paradoxes et les inégalités qui persistent au sein de la nation.

La réalité de la banlieue parisienne, en particulier Saint-Denis, est aussi le focus de l'analyse de Serena Cello, dans « Des ateliers d'écriture au roman d'investigation : l'influence de Saint-Denis dans la narration de Rachid Santaki » (115-29). Célèbre pour ses romans policiers, l'écrivain d'origine marocaine Rachid Santaki se distingue également en tant qu'intellectuel engagé, actif dans le domaine social. Une expérience marquante dans les prisons a été à l'origine de l'inspiration pour l'un de ses romans, *Laisse pas traîner ton fils* (2020), basé sur un fait divers tragique: le lynchage d'un jeune garçon à Saint-Denis, diffusé sur internet. Tiré de cette expérience, le texte de Santaki s'inscrit dans la tradition de la littérature d'investigation.

À la manière d'un enquêteur, l'écrivain s'efforce de rendre manifeste une vérité obscure, souvent invisible, son travail littéraire devenant une démarche profonde d'investigation sociale qui essaie de dévoiler et de comprendre les réalités problématiques mais souvent méconnues des banlieues.

Parmi ces problématiques, la question de la légitimité est au cœur de l'œuvre de Faïza Guène, notamment dans son deuxième roman intitulé *Du rêve pour les fous*. L'article de Marion Coste, « Littérature et légitimité dans *Du rêve pour les fous* de Faïza Guène » (131-46), se penche sur le rôle du rap au sein de ce récit complexe. Il explore les références directes à deux figures centrales du panorama du rap français (la rappeuse Diam's et le groupe IAM) et leur influence sur la narratrice, rappeuse qui aspire à devenir écrivaine. Le rap se révèle ainsi comme un référent culturel majeur de la banlieue, imprégnant les aspirations artistiques et identitaires des personnages. En outre, l'article souligne le rôle essentiel du rap dans l'écriture de Faïza Guène, qui s'inspire des techniques narratives propres au genre musical.

L'article qui suit – « 'Enfants des lieux bannis' : rap et postcolonialité dans l'autobiographie urbaine » de Stève Puig (147-67) – se fixe pour objectif d'explorer les œuvres à caractère autobiographique de rappeurs tels que Joey Starr, Passi, le groupe La Rumeur, et Rost. L'intention est de voir en quoi la théorie postcoloniale alimente, de manière plus ou moins explicite, leur réflexion sur la signification d'être français au XXI^e siècle. Cette exploration des histoires personnelles de ces rappeurs, positionnés à la croisée de plusieurs cultures, offre une relecture novatrice de l'histoire de France à travers un prisme différent, celui de ses territoires périphériques : les anciennes colonies et la banlieue. Comme l'affirme Stève Puig, sur un plan sociologique, la banlieue peut être perçue comme une « postcolonie interne », offrant une perspective unique pour écrire une histoire alternative, vue du point de vue de ceux qu'il appelle les « postcolonisés de l'intérieur » (148). Cette approche novatrice promet d'enrichir la compréhension de la complexité des identités françaises contemporaines, déconstruisant les récits historiques traditionnels et ouvrant de nouvelles voies pour une exploration plus inclusive de la diversité culturelle et sociale de la France.

Focalisé sur l'influence réciproque entre la mode et la littérature, l'article de Laude Ngadi Maïssa, « De la littérature dans la sape : 'Un crocodile à Luozi' de Norbat de Paris » (169-87) se penche sur la sape, un style vestimentaire emblématique de la culture urbaine congolaise et popularisé à l'échelle internationale notamment grâce à l'écrivain Alain Mabanckou. En mettant l'accent sur la manière dont les éléments narratifs de la fiction congolaise se manifestent dans la mode, l'article analyse comment Norbat de Paris utilise les crocodiles de Luozi pour renforcer la légitimité de la sape en tant qu'expression artistique.

La conclusion du volume est marquée par la réflexion de Christophe Duret, « Parkour, stégophilie et autres pratiques habitantes en milieu urbain dans le roman *Les Furtifs* d'Alain Damasio » (189-206). Duret offre une clé de lecture fascinante du roman dystopique de Damasio, en soulignant comment le parkour et la stégophilie, en tant qu'expressions corporelles dans le contexte urbain, ne sont pas simplement des moyens de déplacement alternatifs, mais plutôt des formes de résistance et de réappropriation de l'espace. Ces pratiques deviennent des témoignages vivants d'une relation dynamique entre les individus et des environnements urbains souvent aliénants.

